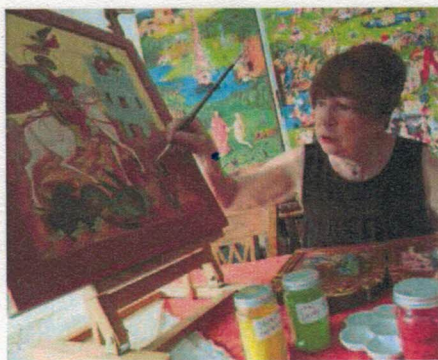


Marianne Hervy, peintre et modeste gardienne de l'éternité

Par Tom Delas

Installée à Nice, la copiste et restauratrice d'icônes perpétue depuis plus de 40 ans la tradition monastique byzantine. Un sacerdoce artistique placé sous le signe du partage, de la communion et, de plus en plus, de la liberté.



A lors résidente autrichienne, un stage à la frontière tchèque bouleverse sa vie et déclenche la passion. Cantonnée à la peinture décorative de meubles, Marianne Hervy succombe, à 30 ans, à l'art ancestral de l'icône et aux réminiscences d'une jeunesse passée au Moyen-Orient. « Au Liban et en Egypte, j'avais des icônes sur les murs de ma chambre et j'étais intriguée par le fait qu'on pouvait les peindre. Ce stage a été une découverte spirituelle et artistique. J'ai su que ma vie entière ne suffirait pas à faire tout ce qui m'attendait dans cet art infini. » Une pratique minutieuse marquée par le sceau de l'humilité, le poids du stéréotype et des codes hermétiques à la transgression.

« L'icône passait devant un jury de théologiens qui jugeaient l'œuvre d'après les canons byzantins, s'ils n'étaient pas respectés, l'œuvre était détruite. Le but était d'éviter toute forme de mise en valeur de soi-même. C'est une œuvre anonyme mais on reconnaît la patte du peintre d'après la façon de peindre des visages ou la manière d'écrire le nom du Saint qui est représenté. On ne dit pas peindre mais écrire une icône, elle est considérée comme étant une prière et une œuvre d'humilité. »

« Faire revivre l'œuvre »

Avant d'oser donner plus de sensualité à ses Saintes, Marianne Hervy s'instruit pour mesurer le poids de la coutume. « Le graphisme du visage se fait avec des modules très particuliers. Trois cercles concentriques et des personnages souvent reproduits dans des triangles par exemple. » Autodidacte, elle se nourrit d'écrits d'un moine du Mont Athos, à valeur de « bréviaire » et fruit d'anecdotes. « Pour faire un pinceau, il fallait courir après un sanglier et le coincer entre ses jambes pour lui arracher les trois poils au bout de sa queue ». Simple geste à la finalité intemporelle. « Le métier consiste à empêcher que le temps ne détruise l'œuvre, la faire revivre. Il faut arriver à retrouver le trait du peintre sans déroger

à son idée principale et connaître les différentes écoles ou couches de vernis utilisées. » Une maîtrise technique impérieuse et encore une fois soucieuse de la tradition.

« Au Sinaï, on retrouve des peintures à l'encaustique (cires chaudes) sur les icônes du XVI^{ème} siècle. La peinture est plus grossière que la technique à l'œuf. Le jaune de l'œuf sert de liant qu'on mélange avec des pigments naturels, du vinaigre et de l'eau. Le blanc sert aussi pour poser la feuille d'or. La technique est dans la prolongation des portraits du Fayoum. Elle perpétue la tradition pharaonique des peintures sur sarcophage. Du temps des Romains et des Grecs, les portraits étaient réalisés à l'âge de 30 ans comme un regard vers l'éternité. » L'œuf comme cure de jouvence et, aujourd'hui, lien entre les générations...

Acceptées au Louvre grâce à elle

« J'enseigne à des petits de 8 ans comme à une grand-mère de 104 ans! Deux jeunes filles de 17 ans à qui je donnais des cours ont présenté leur travail pour être restauratrices au Louvre et elles ont été acceptées. C'était une vraie récompense, un peu comme si j'avais été reconnue. » Un sens de la transmission entretenu par « la joie de peindre ». Naturel qui, tôt ou tard, rejait de la création...

« Je transmets ma manière de peindre, qui m'est propre, moins sévère que dans les originaux. Avec des vierges plus souriantes. Ce qu'on reproche d'ailleurs à l'icône, d'être sévère et figée. Je donne plus d'humanité sans déroger à la tradition. Maintenant, j'ai aussi envie de m'éclater et retranscrire mes propres fantasmes dans une peinture plus joyeuse ». D'où la récente et titanesque reproduction du Jardin des délices (1503-1504) du peintre néerlandais Jérôme Bosch. « Presque à taille réelle », le triptyque trône dans le salon de Marianne, son original siégeant au musée du Prado à Madrid.

Un plaisir personnel pour celle qui pense avoir été une des premières à exposer ses icônes dans la région, il y a 25 ans à Villefranche-sur-Mer. Suivirent des expositions à La Réunion ou en Martinique, l'ouverture d'une galerie dans le Vieux-Nice et la réalisation de fresques et autres créations pour l'église Sainte-Rita ou celle de Sainte-Clarisse à Cimiez. « On vient vers moi... Je ne suis jamais en demande, je n'impose rien. Je ne suis qu'un maillon d'une chaîne qui perpétue l'art de l'icône à travers les siècles. »



© Franck Fernandes



© Franck Fernandes

Si Marianne Hervy voue un amour inconditionnel à ses icônes, elle effectue également des reproductions sur commande. Dernièrement, elle a reproduit deux firmans (décret royal émis par les souverains du Moyen-Orient) ottomans sur du papyrus spécialement ramené d'Egypte. Elle est également à la recherche de moucharabiehs en bois qu'elle orne.